

L'archive Derrida : que tout (ne) reste (pas) en famille
Derritages. Une thèse en déconstruction, de Paco Vidarte,
L'Harmattan, « La philosophie en commun », 206 p.

Ginette Michaud

Numéro 190, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (2003). L'archive Derrida : que tout (ne) reste (pas) en famille / *Derritages. Une thèse en déconstruction*, de Paco Vidarte, L'Harmattan, « La philosophie en commun », 206 p. *Spirale*, (190), 48–49.

L'ARCHIVE DERRIDA : QUE TOUT (NE) RESTE (PAS) EN FAMILLE

DERRITAGES. UNE THÈSE EN DÉCONSTRUCTION de Paco Vidarte
L'Harmattan, « La philosophie en commun », 206 p.

DÈS LE TITRE, on sent ici quelque chose de tendu, de nerveux, un coup à double détente peut-être. *Derritages* est en effet le titre d'une thèse de doctorat que son auteur, jeune philosophe espagnol qui a traduit de nombreux textes de Derrida et lui a déjà consacré plusieurs ouvrages (avec Cristina de Peretti, *Derrida*, Orto, 1999; *Marginales. Leyendo a Derrida*, UNED, 2000), n'a aucunement l'intention de maquiller en livre refait après coup, comme c'est l'usage (la thèse est, on le sait, un genre honteux, réservé à la « famille » universitaire, cercle quasi privé, et qui ne doit pas voir le jour « comme telle », avec ses tournures trop érudites ou simplement académiques et scolaires). Or l'originalité de Paco Vidarte consiste justement, à rebours des convenances et des conventions du genre, à faire de la thèse le lieu même de sa lecture déconstructrice, entreprise audacieuse et non sans péril pour son objet même qui risque à tout moment d'implorer en cours d'exercice, mais signe aussi d'une ambition peut-être démesurée puisque l'analyse de la thèse — de la *thémis* —, si elle est bien conduite (et elle l'est, même si elle ne cède pas tout, loin de là, aux formes canoniques et à la maîtrise), devrait alors donner à lire non seulement une paradoxale archive de la déconstruction mise à vif, mais parviendrait aussi à mettre à mort, une fois qu'elle aura été démontée et analysée dans tous ses ressorts conceptuels et rhétoriques, toute autre prétention à la thèse, quel que soit son « objet ». Une thèse une fois pour toutes, et valant pour toutes, anticipant leur avenir si l'on peut dire, tel serait, pour une part, le pari proprement impossible de cette *Thèse en déconstruction*... Mais comme le souligne d'entrée de jeu ironiquement l'auteur qui ne se fait pas d'illusion sur les résistances institutionnelles de l'Université à l'endroit d'un tel projet : « Il ne s'agit point de dire qu'une thèse en déconstruction nous fait déjà penser d'elle-même à un défi, à une hérésie ou à une plaisanterie. Dans l'université, il ne reste même plus de place pour le scandale vu qu'on a mélangé le droit de tout dire



Marc Laforest, *L'admonitrice*, 2001, Photographie couleur, 76 cm X 102 cm.

avec un certain droit à faire la sourde oreille. Une thèse en déconstruction n'inquiète personne. » Et pourtant...

Suivre sans suivre

Derritages, c'est aussi un néologisme, faux lapsus à la fois réussi et manqué, qui allie l'héritage et le nom propre de Derrida, en laissant s'entrecroiser plus d'un fil (rite, d'héritages, déshériter, et aussi ratage); c'est surtout un geste d'affirmation sans appropriation, de greffe et de griffe, qui subvertit le propre en commun, comme jadis Derrida l'avait lui-même fait dans *Signéponge*. D'emblée, il est clair que cette *Thèse en déconstruction* n'hésitera pas à assumer sa fidèle infi-

délicité à l'endroit de l'œuvre de Derrida, lue et citée en tous sens (d'ailleurs selon des registres différenciés et complexes de citation), et par ce jeu de mots qui touche au nom propre, elle laisse bien entendre qu'il s'agira pour ce fils héritier tout autant de savoir parer que porter les coups au moment voulu. Cristina de Peretti ne manque pas de noter dans la Préface qu'un Paco, en espagnol, ce n'est pas seulement le diminutif du prénom Francisco, mais aussi un nom commun, le « nom donné par les hommes de troupe des anciennes colonies espagnoles [aux] soldats marocains qui, ne faisant pas partie de l'armée régulière, les attaquaient par surprise. Paco : un franc-tireur, un maquisard, un guérillero résistant ». Or un partisan, note-t-elle encore, c'est

« aussi bien celui qui prend parti pour quelqu'un ou pour quelque chose [...], qu'un soldat de troupes irrégulières faisant une guerre de coups de main ». Il y a certes de cette indépendance dans l'analyse par à-coups, non sans effraction violente mais rigoureuse, que Vidarte mène dans ce travail où il entend démontrer que « ce n'est peut-être pas la déconstruction qui est ici assujettie à thèse, sujet de thèse [...], mais la thèse même qui est en déconstruction ».

Renonçant au « phantasme de lire Derrida à la façon dont Derrida lirait Derrida, ré-citerait Derrida, un phantasme qui exapproprierait notre lecture dès le début », comme il le voit avec lucidité, Vidarte interroge ce que cela veut dire d'hériter, dans le sillage de Derrida, et notamment de l'intérieur même de cette archive pierreuse qu'est la thèse, support privilégié de la *thémis*. Vidarte se livre donc à un travail actif « de reconstruction, de déformation et de démenti » des catégories académiques de la thèse, repensant la famille de la *thémis*, les lignes de partage qu'elle institue entre le dedans et le dehors, ses marges, tous ces « rejets bâtards et de paternité indécidable » (pro-thèse, paren-thèse, méta-thèse, ana-thème) qui la hantent de l'intérieur. Ni constative ni descriptive, ni antithétique ni thétique, mais supportant la difficulté aporétique de la thèse (déconstruire ses présupposés tout en affirmant la tradition qui s'y dépose), cette approche, extrêmement attentive aux tours de la langue et aussi au savoir (non-savoir plutôt) hérité de la psychanalyse, frappe par la cohérence de la « construction » argumentative, si l'on ose dire (la thèse se déploie en cinq temps : *Anáthesis, Prósthesis, Paréthesis, Diáthesis, Metáthesis*), et surtout par son intelligence vive, enjouée même, des enjeux de l'œuvre derridienne quant à cette question d'un héritage léguant des ordres contradictoires, ne revenant pas plus au père qu'à ses « fils » (surtout ceux qui croient s'en réclamer comme légitimes, et sans parler des filles) : « Et, nous, ici en cet instant, nous devrions apprendre une autre façon de tester et d'attester en déconstruction. Comment (at)tester en déconstruction? Comment puis-je traduire, moi, ici, maintenant, la singularité de la *diáthesis*, sans que *thémis* ne nous oblige encore une fois à demeurer dans la clôture de la famille, d'une famille qui introjette et se réapproprie ses mo(r)ts par l'écriture [...] ? Que supposera (at)tester pour une thèse en déconstruction ? » On se doute que la réponse ne se laisse pas aisément circonscrire et qu'une thèse en déconstruction peut toujours se pétrifier au moment même de témoigner... Mais cet essai qui joue son va-tout sur les oppositions, contradictions, paradoxes et autres scandales de la *thémis* en déconstruction réussit le plus souvent à se garder des risques, également coûteux, de l'excès de sérieux et de l'ironie dissolvante (qui ne résout aucun problème). Vidarte parvient ainsi à retourner, sans trahir ni profaner, plu-

sieurs pierres de l'œuvre derridienne, réordonnant de manière surprenante une quantité impressionnante de pièces et de motifs, « les disposant en faisant un travail diathétique interminable » (on pense ici aux aperçus aigus, souvent brillants, sur le fétiche, la ruine, l'hospitalité, la lecture-zapping, et bien entendu aux pages denses consacrées à l'archive en et de la déconstruction).

« Comment (ne pas) archiver, en somme, la déconstruction? », demande Vidarte. Pas facile de « Des-cendres » de Derrida, comme il l'écrit. S'il se révèle ici un héritier de taille, « un expert en testaments, un exécuteur de confiance », dans toute l'ambiguïté du fils exposé (*Exposito*, en espagnol ancien, était le nom donné aux « fils de la pierre », « nouveaux-nés abandonnés, exposés, dans une sorte de niche en pierre » des hospices d'enfants trouvés, ces *homeless* et *nameless* orphelins), ce n'est pas seulement parce qu'il aura su « Partir du père », dans le double sens de l'expression, s'éloigner et faire part (« Cette partie du père, et non pas une autre, ce morceau, et non pas un autre, d'un père brisé en morceaux : afin de laisser ce partage en héritage et, en se brisant en morceaux, de les partager, de les répandre, de les offrir »), mais aussi parce qu'il aura su « apprendre-à-donner-à-manger-à-l'autre », selon l'expression de Derrida¹, fût-ce « à coups de dents, de parenthèses, de morceaux, de parties prises ici et là ». Vidarte a su attaquer le support de la thèse, son subjectilisé, mais en s'arrêtant à temps, juste assez donc pour tirer les conséquences de l'enseignement de Derrida, à savoir que « Toute archive [...] est à la fois institutrice et conservatrice. Révolutionnaire et traditionnelle » (*Mal d'Archive*). La *thémis* oscille ainsi toujours entre deux jetées, « la jetée des fondations et la jetée des projectiles » : cette *Thèse en déconstruction* résiste bien à la « passion philologique » qui la tenaille, l'immobilisme, la pétrification, d'une part, la tentation de pulvériser la *thémis* en autant d'armes de jet, de projectiles, le désir de la lapider, d'autre part. Vidarte ne cède ni à l'un ni à l'autre, il opte plutôt pour une autre stratégie, imprimant « à *thémis* un certain mouvement, en lui transmettant peut-être la vibration d'un ton, la déplaçant de-ci de-là, l'ébranlant, la transportant, l'attachant et la détachant, la déracinant, la transperçant, la traduisant, l'arrachant et l'enfonçant de nouveau [...] au point de la changer en une pluie de projectiles lancés contre elle-même, transformée à son tour en un but afin de pratiquer son propre tir. Comme si nous n'avions pas d'autre ressource ». Paco Vidarte le note d'ailleurs, non sans humour : si, pour éviter la pétrification (vieille histoire de Loth qui nous revient toujours, par en arrière justement, par le rétroviseur ou la rétroprojection biblico-familiale), « il vaut mieux tourner le dos au chef-d'œuvre et au maître d'œuvre et ne pas

les regarder en face » de crainte d'être médusés par eux, l'héritier risque d'être atteint d'un « *torticolis permanent* qui l'oblige à regarder tout le temps derrière lui, lui barrant le passage, le laissant les pieds cloués au sol, effaçant la possibilité même de laisser la moindre trace, et monumentalisant l'archive ». Que peut-il faire dès lors face à un héritage qui le confisque, lui? qu'est-ce qui lui reste? Écrire sur la pierre sans même pouvoir lui faire une égratignure, « ou seulement cela, de petites égratignures, des coups de griffe en guise d'écriture, qui cependant n'arrivent pas à la traverser, à la perforer, à la transpercer, à pénétrer la dureté ou la tendre imperméabilité de sa surface polie »? ou « effleurer doucement avec des doigts d'aveugle [...] afin de polir à nouveau en l'usant ce qu'il [Jacques Derrida] a déjà gratté, poli et perforé »? Dans les deux cas, la réponse de l'héritier serait insuffisante, sa responsabilité déniée parce qu'il aurait conservé intact l'héritage, sans y toucher. Or « Ce serait une mauvaise affaire que de transformer notre héritage en quelque chose d'intouchable et de bannir toute griffure à venir afin de préserver le futur de la déconstruction ». Vidarte n'est en tout cas ni ce gardien paranoïaque ni cet archiviste martyr, positions envers lesquelles il ne manifeste pas de disposition particulière. Un fils pourrait donc n'être ni parricide ni repenté, ni meurtrier ni prodigue?

Celui-ci tire profit de toutes ses ressources et se sert de tous les « objets pointus », styles/stylets et autres griffures légués en héritage par Jacques Derrida, parfois avec patience, parfois de manière furibonde. Car peut-être le plus incalculable (le plus essentiel?) de l'héritage reçu et transmis ici loge-t-il dans l'énergie irrépressible de cette écriture, « À mi-chemin entre le délire, l'hallucination, la burla, la raillerie, la substitution, le théâtre [...] » (il faudrait analyser le rôle donné dans cette distribution à la littérature nationale espagnole, de Lope de Vega au *Burlador de Sevilla*), où la thèse, constamment délinéarisée, est « métathésée », « multipliée en d'innombrables métastases » pour lesquelles il n'est pas d'immunité. « Question de vitesse, de temps, de rythme, de vertige, de changements de ton, d'accélération » : cette versatilité déroutante livrerait bien, en effet, « l'archive de l'écriture en déconstruction », puisque celle-ci « ne saurait ni se réfléchir, ni se totaliser, ni même se rassembler, se recueillir, mais seulement s'écrire et se prendre au piège de la promesse » (*Mémoires — pour Paul de Man*). Cette « dernière volonté » est ici exemplairement tenue et respectée.

GINETTE MICHAUD

1. « Il faut bien manger » ou le calcul du sujet », dans *Points de suspension*, entretiens présentés par Elisabeth Weber, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 1992, p. 296.